

Et toujours... avec Marie

Une neuvaine

Éditeur : Secrétariat Père Joseph Kentenich

Traduction : Sœur Myriam, Carmel du Christ Roi de Saint Sever, France

Sommaire

| | |
|-------------------------------------|----|
| Un mot pour commencer | 2 |
| 1. La femme au manteau protecteur | 6 |
| 2. Elle parle en notre faveur | 9 |
| 3. La nouvelle Eve | 12 |
| 4. La Mère de la grâce | 16 |
| 5. La Mère puissante | 20 |
| 6. Le grand signe | 23 |
| 7. L'aide dans toutes les détresses | 26 |
| 8. La Mère des peuples | 30 |
| 9. Marie – notre avenir | 33 |

Un mot pour commencer

Se donner du temps. Simplement se reposer, se détendre, et rassembler paisiblement sur un seul sujet les pensées tourbillonnantes. – Tel est le sens de cette neuvaine.

La détresse apporte avec elle des pensées tourbillonnantes ; même quand on les refoule, ou qu'on les recouvre par toutes sortes de moyens.

Le calme survient là où est la confiance. « J'ai confiance en toi » - dans une telle parole, on peut se reposer. On peut s'apaiser avec une personne en qui on a confiance.

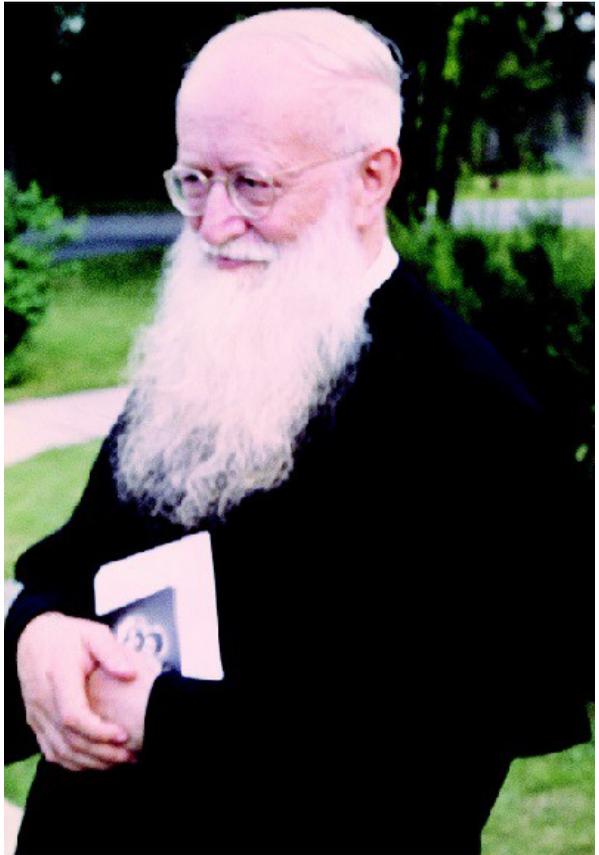
C'est de cette personne dont il est question dans cette neuvaine. Il est question de Marie.

Elle est la personne qui se tient le plus près de Dieu. Elle veut aussi nous conduire à Lui.

Nous prions cette neuvaine avec un homme qui a fait confiance à la Mère de Dieu : le Père Joseph Kentenich.

Un jeune prêtre se plaignait de ses épreuves spirituelles, et demanda au Père Kentenich : « Y a-t-il encore quelque chose à faire ? »

La réponse fut : « Mais oui, maintenant cela va vous étonner : parce que la Mère de Dieu ne délaisse personne qui se soit consacré à elle. »



Structure de la neuvaine

Cette neuvaine suit les pensées du Père Kentenich dans la « prière dans la détresse » – composée au camp de concentration de Dachau (« Vers le Ciel », pp. 185 sv).

La structure est chaque fois la suivante :

- 1 Une strophe de la prière
- 2 Le texte nous parle
- 3 A l'école du Père Kentenich
- 4 De nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

Un regard sur l'ensemble de la prière, que nous méditerons par sections durant la neuvaine.

*Mère prends-nous soigneusement sous ton manteau,
pour que nous vivions toujours comme des citoyens du ciel ;
dans cette grande détresse, nous nous adressons à toi :
protège-nous de la faim, des épidémies et des incendies.*

*Dis à ton Fils comme un jour, lorsque durant sa vie terrestre
il aidait dans les détresses et les embarras :
Seigneur, ils n'ont plus de vin ni de nourriture.
Alors certainement il nous exaucera.*

*Il t'a élue comme la seconde Eve :
tu dois sauver ce que la première a perdu ;
comme elle nous a entraînés dans la ruine,
ainsi émanent de toi les flots du salut éternel.*

*Selon les affectueux desseins de sagesse du Père,
cette terre doit toujours se croire une vallée de larmes,
jusqu'à ce que se lève le soleil radieux de la Transfiguration
et qu'elle reflète l'enchantement bienheureux du ciel.*

*En union avec ton fils,
tu peux nous rendre la vie de grâce perdue,
nous protéger de maintes détresses de la terre,
les alléger et les disposer pour notre salut.*

*Qu'aujourd'hui se déploie généreusement ton cœur maternel,
là où les puissances diaboliques se manifestent avec violence ;
révèle, en tant qu'Aide du Seigneur,
ta puissance et ta bonté à leur plus haute apogée.*

*Comme ton Fils, lorsqu'il était encore sur terre,
soulageait ceux qui avaient faim, consolait et guérissait les malades,
ainsi passe en nos rangs avec lui, en bénissant silencieusement,
pour nous prêter la toute-puissance de ton bras maternel.*

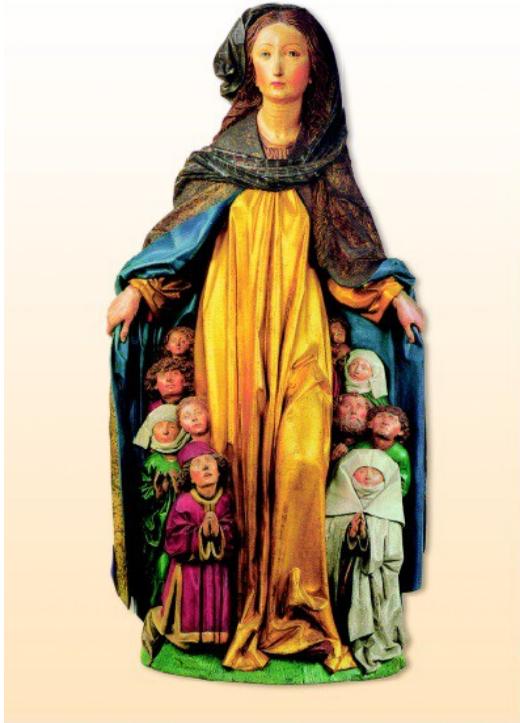
*Montre-toi au monde entier comme le Signe grandiose,
devant lequel doivent céder la ruse de Satan et la détresse terrestre ;
que les peuples trouvent auprès de toi protection et secours
et te proclament joyeusement médiatrice du salut.*

*Notre détresse s'est aussi accrue si démesurément
que, sans ton aide, nous succombions ;
toi seule peux nous sauver de la perdition.
Viens et vois comment nous nous rassemblons autour de toi en te suppliant.*

*Sois pour nous, avec ton fils le libérateur
de la fureur de l'enfer et des tourments de ce temps
et, reconnaissants, nous voulons de mille manières
te louer éternellement comme la grande Mère des peuples.*

*Nous voulons répandre courageusement ton nom
et diriger les hommes vers ton sanctuaire,
afin que, ici-bas sur la terre et là-haut dans le ciel,
remplis de jubilation aimante, ils glorifient avec toi la Trinité. Amen.*

Joseph Kentenich



1. La Femme au manteau protecteur

*Mère prends-nous soigneusement sous ton manteau,
pour que nous vivions toujours comme des citoyens du ciel ;
dans cette grande détresse, nous nous adressons à toi :
protège-nous de la faim, des épidémies et des incendies.*

Le Père Kentenich a souvent changé le texte du troisième vers.

Il parle ici d'une détresse qui menace les hommes de façon immédiate et pressante. Nous appliquons ce texte à notre situation. Nous aussi parlons de détresse – mais de la détresse du cœur, que nous découvrons aujourd'hui en nous et chez les autres.

Le Père Kentenich a écrit la prière au camp de concentration de Dachau. Vers la fin de la seconde guerre mondiale, le front et ses dangers se sont approchés aussi de Dachau.

Le texte nous parle

La Femme au manteau protecteur – une image populaire du haut Moyen-Âge – montre la Mère de Dieu comme un grand personnage au large manteau, sous lequel les hommes sont rassemblés comme de petits personnages. En méditant une telle image, on a l'impression que c'est la peur qui les a conduits là. Et maintenant, ils vont mieux.

Une image de ce genre, très connue, se trouve dans l'Eglise Notre Dame à Ravensbourg, en Allemagne.

Après la messe des élèves, il y avait toujours une courte prière :

*« Toi, la Dame au manteau de Ravensbourg,
Abaisse sur nous ton regard plein d'amour.
Patronne de tous les biens,
Protège-nous en tout temps. »*

« Mère, prends-nous soigneusement sous ton manteau » – il ne s'agit pas ici de routine commerciale, de précision ou de savoir-faire professionnels, mais d'une aide pleine d'attention. On se la représente donc ainsi : la plus puissante des femmes qu'il y ait jamais eu ou qu'il y aura jamais sur la terre se tourne vers nous et nous touche avec son attention – là où est notre détresse.

Et sous le manteau de la Madone, le mal perd sa force. Autrefois, il s'agissait de la faim et de la menace de la guerre. Pour nous aujourd'hui, à côté de la détresse extérieure, il s'agit aussi de la détresse intérieure :

Allons conserver notre emploi ? Nous en connaissons d'autres qui l'ont perdu. Notre santé va-t-elle se maintenir ?

Nos enfants auront-ils encore la foi lorsqu'ils seront devenus grands ?

Notre partenaire nous sera-t-il fidèle ?

Nous sommes déçus de nous-mêmes.

Nous n'avons pas confiance les uns dans les autres pour dire notre avis.

Nous craignons de ne pas être reconnus par les autres. Il y a sans cesse des remarques malveillantes qui nous sont rapportées.

À l'école du Père Kentenich

Nous cherchons notre chemin, en lien avec le Père Kentenich. Il était un homme de Dieu. Nous voyons dans sa vie qu'il a été touché par Dieu – en particulier lorsqu'il était lui-même dans la détresse.

Son admission au sacerdoce a d'abord été refusée. Son provincial lui a demandé : « Avez-vous entendu la décision du conseil ? ». Le Père Kentenich a dit : « Oui. » « Qu'en dites-vous ? » – « Volonté de Dieu. »

À cet instant, il plonge en Dieu, qui le porte. Il s'apaise et il est chez lui en Dieu son Père. Plus tard, il a montré ensuite ce chemin aux autres. Il l'appelle « la foi pratique en la Providence ». Il dit dans une autre prière au Père éternel :

*« Je vais avec Toi à travers nuit et ténèbres,
puisque ton amour veille toujours sur moi. »
(Vers le ciel, p. 154)*

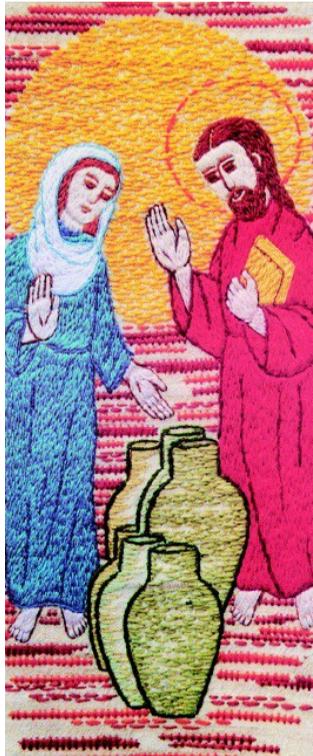
Et maintenant très concrètement :

Nous cherchons la relation avec le Père Kntenich et nous disons : « Prends-moi avec toi ! Prends-nous avec toi, que nous puissions comme toi faire confiance à Dieu. Nous nous accrochons à toi. Prends-nous avec toi ! »

De nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Mère prends-nous soigneusement sous ton manteau,
pour que nous vivions toujours comme des citoyens du ciel ;
dans cette grande détresse, nous nous adressons à toi :
protège-nous de la faim, des épidémies et des incendies.*



2. Elle parle en notre faveur

*Dis à ton Fils comme un jour, lorsque durant sa vie terrestre
il aidait dans les détresses et les embarras :
Seigneur, ils n'ont plus de vin ni de nourriture.
Alors certainement il nous exaucera.*

Le texte nous parle

Il y a une détresse qui est tout intérieure. Une détresse dont on ne doit pas parler, parce que, vraiment, personne ne la prend au sérieux.

On pourrait l'appeler « embarras » : c'est-à-dire que c'est vraiment une faute ou une faiblesse. Et l'on sent le regard des autres sur soi. On sent leur mépris. Cela peut se fixer, d'une manière purement extérieure, à peu près n'importe où :

Le mal de tête est une douleur « ordinaire », qui fait mal, qu'on peut offrir à la Mère de Dieu pour d'autres personnes qui ont besoin d'aide ; ou bien une maladie, qui vous met au lit ; ou bien la perte de son emploi ; la mort du conjoint ou d'un enfant.

Les douleurs de ce genre sont des douleurs « ordinaires ». Et chacun sait que ce sont des douleurs. Celui qui en souffre est pris au sérieux. Les autres hommes lui expriment leur sympathie, et il y a aussi de la compassion.

Ces souffrances, les souffrances « ordinaires », sont prises au sérieux. Mais essayez donc de dire à quelqu'un que, ayant été en visite quelque part, vous avez eu une maille filée. Ou bien que vous avez eu un entretien avec votre chef après le repas de midi, avec une petite tache de soupe à la tomate sur votre chemise d'un blanc immaculé.

À ce moment-là, vous ne parlez plus d'une souffrance ordinaire, extérieure, comme le mal de tête ; vous parlez maintenant d'une très fine douleur intérieure. Vous sentez du dédain, un certain sourire, ou même du mépris.

Le mépris fait mal. C'est cette douleur que la Mère de Dieu voit aux noces de Cana. C'est pourquoi elle intervient dans l'événement et dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » (Jn 2,3)

Ils sont blessés au plus profond d'eux-mêmes.

La demande de la Mère de Dieu touche le Seigneur. Il sait ce qu'elle veut dire. Elle ne demande pas la guérison d'un paralysé ; elle ne demande pas la délivrance d'un possédé. Elle demande la guérison d'une blessure de l'âme, qui montre très profondément une personne dans sa détresse et sa vulnérabilité.

Jésus refuse, et Marie croit :

« Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » (Jn 2,5)

Et Jésus opère le miracle.

À l'école du Père Kentenich

Le véritable danger est l'orgueil. On ne veut pas se faire aider. Nous pouvons tout faire nous-mêmes. Au pire, nous nous sauvons aussi nous-mêmes.

Devant la Mère de Dieu, le Père Kentenich était un enfant. Cela s'est manifesté dans des situations très concrètes : A Dachau, le sol était froid. Et le Père Kentenich avait toujours très froid, car dans les baraquements, on ne pouvait marcher qu'en chaussettes ou en pantoufles. Les chaussures de bois devaient rester dehors. Le Père Joseph Fischer connaissait cette détresse du Père Kentenich. Or il reçut en cadeau une paire de pantoufles. Il la porta au

Père Kantenich. Et celui-ci dit : « Voilà Joseph, hier j'ai prié la Mère de Dieu pour des pantoufles. Et aujourd'hui, tu me les apportes. »

C'est du pur christianisme. Nous ne sommes pas les gens devenus purs et nobles, hautement développés, élevés de degré en degré, d'une religion d'Extrême-Orient. Nous avons besoin d'aide. Nous n'avons plus de vin, ou bien nous avons besoin de pantoufles quand il fait froid.

Et c'est justement cela le message du Père Kantenich. Un jeune prêtre lui avouait en confession ses péchés qui l'accablaient. Très calme, le Père Kantenich fit comprendre au jeune prêtre, à propos de lui-même : « C'est comme ça que je suis. »

(Ce qui correspond ici à : « Je n'ai plus de vin. J'ai besoin de pantoufles. »)

Je dis à mon Dieu : « J'ai besoin d'aide ! J'ai besoin de toi. »

L'école du Père Kantenich est une école de l'esprit d'enfance.

Et maintenant très concrètement :

Nous cherchons la relation avec la Mère de Dieu, qui veille sur nous, et nous lui disons : J'ai besoin de « pantoufles ». J'ai besoin d'aide. J'ai besoin de toi.

De nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Dis à ton Fils comme un jour, lorsque durant sa vie terrestre
il aidait dans les détresses et les embarras :
Seigneur, ils n'ont plus de vin ni de nourriture.
Alors certainement il nous exaucera.*



3. La nouvelle Eve

*Il t'a élue comme la seconde Eve :
tu dois sauver ce que la première a perdu ;
comme elle nous a entraînés dans la ruine,
ainsi émanent de toi les flots du salut éternel.*

*Selon les affectueux desseins de sagesse du Père,
cette terre doit toujours se croire une vallée de larmes,
jusqu'à ce que se lève le soleil radieux de la Transfiguration
et qu'elle reflète l'enchantement bienheureux du ciel.*

Le texte nous parle

Marie, la nouvelle Eve.

C'est ainsi que l'on vut les Pères de l'Eglise dans les premiers siècles du christianisme, dans un parallèle Eve – Marie : Les deux se trouvent au commencement.

L'une se croit maline. Et l'autre est instruite. C'est comme le jour et la nuit.

Eve se croit maline. Ça lui vient du serpent.

On doit s'imposer. On doit exprimer ses sentiments. On doit les dire à ceux qui nous ont fait quelque chose.

Le serpent l'a dit : « Vous connaîtrez le bien et le mal. Les yeux vous seront ouverts. Vous connaîtrez la véritable façon d'être homme. Et il n'y aura plus de refoulement. Et ne vous laissez pas faire : Alors seulement vous aurez la clarté. Et vous serez comme des dieux. » (Cf. Gn 3,5)

Il en va tout autrement pour Marie.

D'elle émanent les flots du salut éternel, c'est-à-dire le fleuve du salut. Et ce salut ne vient pas d'une auto-réalisation, mais de l'attente. Il vient du cœur ouvert et d'une volonté disponible comme celle d'un enfant. « Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1,38)

À l'école du Père Kentenich

Ceux qui ont un tel cœur d'enfant trouvent sans peine la relation avec le Père Kentenich. Le monde spirituel que le Bon Dieu nous a offert par le Père Kentenich est un monde de l'esprit d'enfance. Au temps de son exil à Milwaukee, il disait à un visiteur : « Voyez-vous, je résous tout avec l'esprit d'enfance. »

C'était l'attitude filiale d'un grand homme ; et cette attitude filiale signifie : se savoir petit devant Dieu. Nous rencontrons ici le plus grand problème de notre temps : l'orgueil.

Le Père Kentenich disait à un visiteur : dans son désespoir, l'homme d'aujourd'hui a peu conscience de sa contingence (la conscience de sa propre finitude). Il veut tout savoir et tout pouvoir, et il pense qu'il devrait tout savoir et tout pouvoir. – Et lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne sait pas ou ne peut pas quelque chose ; quand il sent qu'il est inférieur à quelqu'un, alors il devient dépressif ou agressif. Il sombre dans l'apitoiement sur lui-même ou dans une agressivité amère.

Le Père Kentenich est un homme filial. Et il nous fait entrer dans cet esprit d'attitude filiale. C'est pourquoi il dit ce qu'à vrai dire on « ne doit pas dire », ce qui résonne comme une très vilaine hérésie :

« Selon les affectueux desseins de sagesse du Père, cette terre doit toujours se croire une vallée de larmes. »

On pense : de l'avis de l'homme moderne, et selon son sens de la vie, ceci est un « péché mortel ». On ne doit absolument pas parler comme ça. Tout de même, nous autres chrétiens, nous avons la mission de façonner le monde plus beau. De guérir les blessures. De faire fleurir les déserts.

Et on parle ici d'une « vallée de larmes » qui représente la terre. C'est déjà assez pénible en soi. C'est ce dont Karl Marx a voulu consciencieusement nous débarrasser en disant : « Votre religion est l'opium du peuple. Vous faites patienter aux hommes avec [l'idée de] la béatitude céleste, et vous protégez les riches qui exploitent les pauvres ».

Arrive alors le Père Kentenich, qui dit que la terre doit continuellement être vue comme une « vallée de larmes ». Et voici le secret :

Oui, c'est vrai. Le Père éternel veut que la terre se voie toujours comme une vallée de larmes.

Le Père Kentenich nomme cette « volonté » du Père céleste un « plan d'amour ». Donc : le Père du ciel veut que la terre s'éprouve comme vallée de larmes, parce qu'il voudrait se donner aux hommes.

Alors se lève pour lui le « soleil radieux ». Alors il peut y avoir de nouveau la joie. La nature humaine est tirée de la vallée de larmes et Dieu nous est tout proche. Ce qui sera un jour au ciel, nous l'expérimentons déjà maintenant. Nous éprouvons une indescriptible béatitude de ce que Dieu nous dit : « Tu es tout ce que j'ai de plus cher. »

Et maintenant très concrètement :

Nous nous redisons sans cesse : « Ne te prends pas tant au sérieux. Le Père du ciel t'aime. »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.
Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Il t'a élue comme la seconde Eve :
tu dois sauver ce que la première a perdu ;
comme elle nous a entraînés dans la ruine,
ainsi émanent de toi les flots du salut éternel.*

*Selon les affectueux desseins de sagesse du Père,
cette terre doit toujours se croire une vallée de larmes,
jusqu'à ce que se lève le soleil radieux de la Transfiguration
et qu'elle reflète l'enchantement bienheureux du ciel.*





4. La Mère de la grâce

*En union avec ton fils,
tu peux nous rendre la vie de grâce perdue,
nous protéger de maintes détresses de la terre,
les alléger et les disposer pour notre salut.*

Le texte nous parle

La vie de grâce perdue. Cela semble si simple. Et c'est simple.

La grâce – cela signifie : Dieu nous donne part à sa vie divine. Nous sommes enfants de Dieu depuis notre baptême. Par le péché, nous pouvons perdre ce don, nous pouvons cependant le recouvrer par la conversion et la confession.

La grâce – cela signifie aussi : Dieu se tourne vers nous et nous fait sentir qu'Il nous aime. Et cette expérience est très vivante en nous. Nous en vivons.

Pour bien le comprendre, considérons une expérience comparable dans le domaine humain naturel : une personne se tourne vers une autre personne, et

elle le fait avec magnanimité. Elle ne calcule pas, mais elle offre. Cela peut se produire dans le domaine très objectif de la justice, alors nous parlons de la « grâce d'un condamné ».

Il y a aussi une grâce entre des êtres qui s'aiment. Pas comme communauté de devoir, mais comme communauté d'amour et de vie, par exemple dans le mariage ou dans l'éducation.

Nous observons aussi deux formes défectueuses où se fait sentir l'absence de la grâce :

La première vient du temps passé. Autrefois, on élevait les enfants sans grâce – on en faisait des hommes sans grâce. Ils étaient disciplinés, corrects, bien habillés ; ils connaissaient et appliquaient toutes les règles du savoir-vivre. Et une fois adultes, les femmes se tenaient exactement aux devoirs d'une épouse, et supportaient la communauté corporelle comme « devoir conjugal ».

Le formalisme de cette vie sans grâce avait une version masculine : discipline, correction, comportement militaire.

Aujourd'hui, nous avons à faire avec une autre perte de la grâce : le prochain nous est indifférent. Nous l'utilisons, même comme partenaire. Mais il n'y a pas de courant d'amour entre nous. Nous allons et venons. Nous n'avons pas de temps pour les enfants. Et pas non plus pour les autres.

On vit ensemble, mais pas les uns avec les autres et les uns pour les autres.

La grâce entre les personnes signifie : je me tourne vers toi. Tu as du prix à mes yeux. Et alors un courant de bienveillance et de miséricorde passe de moi aux autres.

Il en est de même dans la relation avec Dieu : Dieu se tourne vers nous et il nous prend en pitié. Il ne nous pointe pas du doigt. Dieu sourit et dit : « Viens, mon enfant ! »

Dieu n'est pas non plus indifférent.

Certains ont pensé que Dieu aurait créé le monde, puis se serait retiré. Et désormais le monde fonctionnerait selon des lois d'airain éternelles. Mais on ne pourrait plus faire chaque jour l'expérience de Dieu.

La grâce signifie que Dieu se tourne vers moi. Cela peut se produire par l'intermédiaire d'autres personnes. La personne qui me touche avec tendresse est un instrument dans la main de Dieu. Et c'est Dieu qui veut me toucher avec tendresse. La personne qui me dit une bonne parole, me parle en tant

qu'instrument de Dieu, qui voudrait m'instruire. La personne qui attend de moi un travail de qualité me dit quelque chose de Dieu, qui me voit grand et voudrait me voir grand – pas seulement gentil et fidèle à mon devoir.

Enfin un courant émane de Dieu, et ce courant se nomme miséricorde. Lorsque nous sommes pécheurs ou méchants, alors nous pouvons venir à lui, et il dit : « Viens. »

Mais là encore, il existe une image de sa miséricorde : celui qui n'a jamais fait l'expérience de son père et sa mère lui disant : « Viens ! », aura du mal à concevoir que Dieu puisse lui pardonner, qu'il est miséricordieux.

Pour nous maintenir sans cesse dans ce grand domaine de pensée, le Bon Dieu nous a donné la Mère de Dieu. La Mère de miséricorde. La femme vers laquelle nous pouvons et devons toujours aller. Et ainsi, avec toute l'Eglise catholique, nous allons à la Mère de Dieu, et nous la rencontrons dans les grands lieux de pèlerinage et dans les petits oratoires des champs. Et à la maison aussi, la Mère est avec nous. Un signe de sa proximité est l'image de Marie. Elle est un signe. Pas plus. Mais un signe très parlant. L'image mariale dit : « Je suis bien avec vous dans votre maison, parce que je vous aime. Je suis votre mère. »

À l'école du Père Kentenich

Le Père Kentenich a passé sa vie à porter aux hommes le message de l'activité de la Mère de grâce : « Je m'occupe de la Mère de Dieu, et la Mère de Dieu s'occupe de Schoenstatt. »

Il a pris l'initiative des sanctuaires de Schoenstatt. Il s'est offert à la Mère de Dieu et lui a dit : « Viens à moi dans la petite chapelle, dans ce nouveau lieu de rencontre de notre communauté de jeunes hommes. Viens à nous, nous avons besoin de toi. »

Et la Mère de Dieu « vint ». Beaucoup en ont fait l'expérience : en ce lieu, elle est particulièrement proche.

Et maintenant très concrètement :

Dieu se tourne vers nous. Il nous aime. C'est ce que nous appelons la grâce. Et la Mère de Dieu nous aide à laisser cette grâce de Dieu pénétrer dans notre vie pratique. Elle est notre Mère de grâce. Une mère donne la vie à ses enfants. Et la Mère de Dieu veille à ce que l'amour de Dieu comble notre vie.

Aujourd'hui, nous redisons sans cesse, quand quelque chose est pénible, quand quelque chose fait mal, quand quelqu'un nous contrarie – alors nous disons à la Mère de Dieu : « Je te l'offre. Fais que beaucoup ressentent ton amour. »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.
Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*En union avec ton fils,
tu peux nous rendre la vie de grâce perdue,
nous protéger de maintes détresses de la terre,
les alléger et les disposer pour notre salut.*





5. La Mère puissante

*Qu'aujourd'hui se déploie généreusement ton cœur maternel,
là où les puissances diaboliques se manifestent avec violence ;
révèle, en tant qu'Aide du Seigneur,
ta puissance et ta bonté à leur plus haute apogée.*

*Comme ton Fils, lorsqu'il était encore sur terre,
soulageait ceux qui avaient faim, consolait et guérissait les malades,
ainsi passe en nos rangs avec lui, en bénissant silencieusement,
pour nous prêter la toute-puissance de ton bras maternel.*

Le texte nous parle

Un cœur contre la puissance des démons. Cela sonne singulièrement. Et dans les puissances diaboliques, il y a encore autre chose : elles se manifestent. Elles ne restent pas dans l'enfer. Elles se manifestent. Elles troublent et elles détruisent. C'est précisément là que le cœur de la Mère est sollicité.

Nous considérons les différents éléments :

« Les puissances diaboliques » : des êtres qui haïssent. Ils se haïssent eux-mêmes, et dégustent cette haine dans un supplice qu'ils s'infligent eux-mêmes sans fin. (On ne peut pas dire que ça n'existe pas. N'y a-t-il pas aussi des hommes qui ne s'acceptent pas eux-mêmes, et vont même jusqu'à se haïr eux-mêmes ?)

Il y a aussi de la haine démoniaque dans ce qui est grand – des systèmes politiques entiers qui condamnent ceux qui pensent autrement. Ou encore, d'une manière plus fine, là où « on » doit faire et laisser faire ce que la masse fait ou laisse faire dans la mode ou le comportement : destruction de l'homme, appelé, selon le plan de Dieu, à agir librement selon sa propre originalité.

Le moyen de vaincre la haine est l'amour. Nous apprenons cet amour à l'école de la Mère de Dieu. Cet amour a absolument quelque chose de combatif. L'amour, dans le combat contre les puissances diaboliques, ne signifie pas être gentil et aimable et tout laisser passer. Cet amour n'est pas faiblesse de caractère.

Le déploiement du cœur maternel de Marie est tout à la fois puissance et bonté.

C'est pourquoi le programme d'une session du mouvement de Schoenstatt en Autriche est : « La dureté complète – un geste tendre. »

Nous appelons volontiers la Mère de Dieu « celle qui écrase le serpent », et nous signifions par là la manifestation de sa puissance et de sa bonté. Le courant d'amour qui émane d'elle surmonte le mal, la haine, la négation, le refus, le venin dans les relations. Le courant d'amour qui émane d'elle aide à lutter contre le mal. Nous ne nous laissons plus sombrer dans la tristesse et ne tombons pas dans le comportement de celui qui « fait du boudin », mais nous nous laissons emporter par la Mère de Dieu dans le monde d'un amour puissant.

À l'école du Père Kentenich

Ici, nous voyons la Mère de Dieu étroitement unie au Sauveur.

Le Père Kentenich la voit comme « collaboratrice du Seigneur ». C'est une de ses pensées préférées. Il voit volontiers la Mère de Dieu comme « la compagne officielle et l'aide durable du Sauveur dans l'ensemble de l'œuvre du salut ». Ces mots nous disent que la Mère de Dieu est réellement la compagne du Sauveur dans l'œuvre du salut. Son libre consentement ne l'a pas seulement conduite à l'Incarnation, mais l'a aussi accompagnée sans cesse – jusqu'au point culminant du Golgotha.

Mais elle est aussi collaboratrice – et à ce titre, infiniment dépendante de lui. Tout ce qu'elle fait est un service d'aide. Celui qui agit avec puissance, c'est Jésus-Christ, le Roi et le Sauveur du monde lui-même. Certes, le Roi honore sa collaboratrice, mais la distance infinie de la dignité royale demeure. Le Père Kentenich emploie encore une autre image qui lui est propre : là où se manifestent la puissance et la bonté de la Mère de Dieu, c'est comme une « floraison ». Quelque chose de très beau, mais aussi de très doux. Là, les puissances du mal sont éjectées très loin. Elles n'ont plus aucune influence.

Et maintenant très concrètement :

Nous prions la Mère de Dieu de venir dans nos rangs avec le Seigneur, et nous faire sentir que Dieu est puissant et qu'Il est bon.

Nous redisons sans cesse, lorsque nous nous heurtons à quelque mal, pour nous et pour les autres – nous disons alors simplement à la Mère de Dieu : « Manifeste ta puissance et ta bonté. »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Qu'aujourd'hui se déploie généreusement ton cœur maternel,
là où les puissances diaboliques se manifestent avec violence ;
révèle, en tant qu'Aide du Seigneur,
ta puissance et ta bonté à leur plus haute apogée.*

*Comme ton Fils, lorsqu'il était encore sur terre,
soulageait ceux qui avaient faim, consolait et guérissait les malades,
ainsi passe en nos rangs avec lui, en bénissant silencieusement,
pour nous prêter la toute-puissance de ton bras maternel.*



6. Le grand signe

*Montre-toi au monde entier comme le Signe grandiose,
devant lequel doivent céder la ruse de Satan et la détresse terrestre ;
que les peuples trouvent auprès de toi protection et secours
et te proclament joyeusement médiatrice du salut.*

Le texte nous parle

Il est question d'un grand combat. Ce combat est ici, maintenant et aujourd'hui. Nous sommes en plein dedans. Les puissances divines et démoniaques se combattent mutuellement. Dieu a permis ce combat, car il veut que les siens fassent leurs preuves. A eux, les anges et les hommes, Il a donné la liberté. Ils pouvaient et peuvent aussi se décider contre lui ! C'est pourquoi l'amour des anges et des hommes que Dieu éprouve est un véritable acte de liberté, et non pas une façon gentille de faire le beau, à la manière d'un chien dressé.

C'était donc aussi le combat dans le ciel dès le début. Et le plus grand de tous les anges et toute sa clique ont été renversés par Michel.

Et ce combat est le même aujourd'hui. La Mère de Dieu est un personnage clef de ce combat. Autrefois, à Nazareth, elle s'est offerte librement à Dieu. Et au Golgotha, elle a remis son enfant au Père du ciel. Aujourd'hui, elle est au milieu de nous et nous prend dans le grand acte de sa liberté.

À l'école du Père Kentenich

Le texte que nous méditons a été écrit dans le camp de concentration de Dachau. Dans son « discours de bienvenue », le plus ancien du bloc d'entrée disait aux nouveaux venus : « Ici, vous pouvez oublier le Bon Dieu. D'ailleurs, personne ne l'a jamais vu. » Et il se tourna vers le Père Kentenich et dit : « Ou bien tu as déjà vu le Bon Dieu ? » Et le Père Kentenich donna comme réponse : « Je n'ai pas encore vu le Bon Dieu. Mais je crois qu'ici, on peut voir le diable. » Le plus ancien du bloc, un communiste, raconta ce mot plus tard, et il se répandit.

Et l'on pouvait voir le diable à Dachau. Et l'on pouvait voir la puissance du « grand signe ». La puissance du diable était omniprésente. Cruauté, inhumanité, meurtre, coups, hurlements, faim, mort d'épuisement, maladie – la puissance du diable, la haine aveugle, était partout présente.

Mais le grand signe, Marie, la Mère de Dieu, était présente comme Reine des cœurs. Les cercles des différentes communautés de Schoenstatt y étaient présents, et beaucoup d'autres. Un membre de Schoenstatt, Karl Leisner, aujourd'hui béatifié, a même été ordonné prêtre dans le camp de concentration. Dans la plus stricte intimité, en secret, mais ce fut un signe pour les participants : Dieu est proche de nous.

Ici, il ne s'agit pas seulement d'une expérience du Bon Dieu « en petit », mais d'un envoi en mission pour le monde. Il en va de la protection et du sauvetage pour les peuples. – Pas simplement une protection dans des détresses extérieures, mais une expérience du salut. La Mère de Dieu, le grand signe – l'ambassadrice du salut. Celui qui se tourne vers elle avec foi peut expérimenter qu'elle se tourne vers lui et il expérimente aussi qu'une force divine se répand sur lui.

Nous avons ici de nouveau la double forme de l'intervention divine : Victoire sur les forces démoniaques, et protection et sauvetage des peuples quand et parce que la Mère de Dieu les rencontre.

Et maintenant très concrètement :

Il peut arriver qu'une nouvelle de la télévision nous effraie. Alors nous disons à la Mère de Dieu : « Tu es si puissante ! » Et nous le disons quasiment comme prière : « Tu es si puissante. Fais donc quelque chose ! »

Dans notre propre vie, nous butons aussi constamment contre des limites au-delà desquelles nous ne pouvons pas aller. Nous nous heurtons à la maladie et à la mort, au chômage, aux chemins obscurs des personnes que nous aimons. Nous prions longtemps pour une conversion, et il ne se passe rien. Nous nous sentons désemparés et nous disons alors à la Mère de Dieu : « Tu es si puissante. Fais donc quelque chose ! »

Il se produit alors quelque chose comme une bravoure, un héroïsme de la foi. Et lorsqu'ensuite notre regard s'élargit, et que nous avons sous les yeux le destin de bien des peuples : des peuples qui souffrent de la dictature, qui ont faim, ou sur lesquels s'abattent des épidémies ou des catastrophes ; et quand ces destinées des peuples nous vont droit au cœur, nous n'en restons pas seulement à une plainte, mais nous nous tournons vers notre Mère et nous lui disons : « Tu es si puissante. Aide-les donc ! »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Montre-toi au monde entier comme le Signe grandiose,
devant lequel doivent céder la ruse de Satan et la détresse terrestre ;
que les peuples trouvent auprès de toi protection et secours
et te proclament joyeusement médiatrice du salut.*



7. L'aide dans toutes les détresses

*Notre détresse s'est aussi accrue si démesurément
que, sans ton aide, nous succombions ;
toi seule peux nous sauver de la perdition.*

Viens et vois comment nous nous rassemblons autour de toi en te suppliant.

Le texte nous parle

C'est l'image d'un homme nouveau qui est représentée ici. L'image d'un homme qui voit et perçoit ses limites, qui les connaît et les reconnaît. Et c'est pourquoi l'idée de cette strophe est toute simple : « Nous ne pouvons plus. Nous avons besoin de toi. Viens, et aide-nous. »

Donc, plus de grandes pensées, mais simplement la prière : « Viens, et aide-nous. »

Dans l'histoire des hommes et aussi dans celle de l'Eglise, la détresse connaît des étapes. Elle venait des conditions de la nature. Il faisait froid en hiver, et les hommes mouraient de froid. Il faisait froid au printemps, et les récoltes étaient détruites. On a eu faim, on a souffert. Puis, maintenant, à l'époque contemporaine, tout est allé mieux. Et de fait, le niveau de vie des hommes s'est amélioré et nous vivons en meilleure santé. Cependant, il y a aussi une détresse intérieure. La détresse dans la vie commune des hommes. La détresse de celui qui ne se supporte pas lui-même.

La détresse est un rétrécissement. Les possibilités de vivre et d'agir sont restreintes. De plus en plus de possibilités sont enlevées aux hommes. Et ce rétrécissement conduit à une détresse. Quand les possibilités diminuent au point qu'il ne reste presque plus rien – c'est-à-dire qu'il ne reste pas plusieurs possibilités pour vivre, pour s'épanouir, alors on parle de détresse. Rien ne va plus. Il ne reste qu'une seule possibilité, et le lendemain, celle-ci n'existe plus non plus. L'angoisse s'ajoute au manque. Le rétrécissement du cœur. Le désarroi.

À l'école du Père Kentenich

Le Père Kentenich nous dit maintenant : « Sans ton aide, nous succombons. » Avec ses compagnons, au camp de concentration de Dachau, il a désigné la Mère de Dieu comme « Mère du pain ». Et l'interdiction de recevoir des paquets cessa. On pouvait recevoir des paquets de l'extérieur. Et ainsi, la chance de pouvoir survivre s'accroissait un peu.

On le sent : cette description de la détresse dans la strophe que nous méditons a un caractère particulier.

D'abord, nous considérons ce que cette détresse n'est pas. Elle ne mène pas au désespoir.

Le désespoir signifie : il n'y aucune espérance. L'homme s'écroule et s'effondre.

Quand l'orgueilleux voit qu'il ne peut plus rien faire, alors il n'a plus rien à quoi s'accrocher et il s'écroule. Soit dans un désespoir désemparé, soit – et ça ne fait aucune différence – dans le désespoir d'une présomption et d'une arrogance venimeuses : « Je n'ai pas besoin d'aide ! Je me suffis à moi-même ! »

Ceci est le désespoir à la façon de l'enfer. Voilà où mène la détresse, lorsque nous ne sommes pas honnêtes avec nous-mêmes pour dire : « Je ne peux plus rien sans ton aide ». C'est-à-dire : Nous sommes à bout, nous ne pouvons plus. Et alors, nous ne nous regardons pas nous-mêmes, mais nous regardons vers le haut. Et là où nous ne voyons plus de chemin vers le haut, là nous voyons la Mère de Dieu. Nous lui disons : « Toi seule peux nous sauver de la perte. »

Le Père Kentenich nomme cette attitude : « Croire contre toute foi ». Et il veut dire par là que, humainement parlant, tout est sans issue. Mais tout est possible pour Dieu.

Et ainsi, notre regard sur nous-mêmes change. Les miracles sont possibles. La Mère de Dieu peut nous donner cela. Elle prie son Fils et lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » C'est-à-dire que c'est dans le vase d'argile vide de notre propre expérience que descend l'aide d'en-haut. Et plus notre détresse est grande, plus grande aussi doit être notre confiance. Elle peut réellement aider. Elle est puissante.

Mais pour rehausser un peu l'image, tournons notre regard vers les religions d'Extrême-Orient :

La croyance en la réincarnation nous donne un témoignage d'une grande et noble façon d'être homme. L'homme s'engage lui-même. Il ne se laisse rien passer : aucune demi-mesure, aucun manque d'amour, aucune méchanceté. Il attend de lui-même la paix et le calme, la bonté parfaite, la magnanimité, la force et l'endurance.

On souhaite aux chrétiens une telle manière de penser. Mais cet homme de l'Extrême-Orient ne voit que lui-même. Et dans cette pesante responsabilité, l'idée de la réincarnation se trouve devant lui. S'il ne peut atteindre la parfaite pureté du cœur avant la fin de sa vie, alors il reçoit une seconde chance dans une nouvelle vie. Dans une troisième, et une quatrième, et une cinquième vie. Mais il doit avancer seul sur le chemin de la pureté du cœur.

Il en est tout autrement pour nous, qui avons Dieu pour Père et la Mère de Dieu pour Mère. Nous n'atteindrons la pureté par toute notre maîtrise de nous-mêmes que très imparfaitement. Mais ensuite, nous nous tournons vers la Mère de Dieu et disons : « Viens et vois comment nous nous rassemblons autour de toi en te suppliant. »

Et maintenant très concrètement :

Tout au long du jour, nous regardons sans la Mère de Dieu. Et nous lui disons : « Tu es avec moi. »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

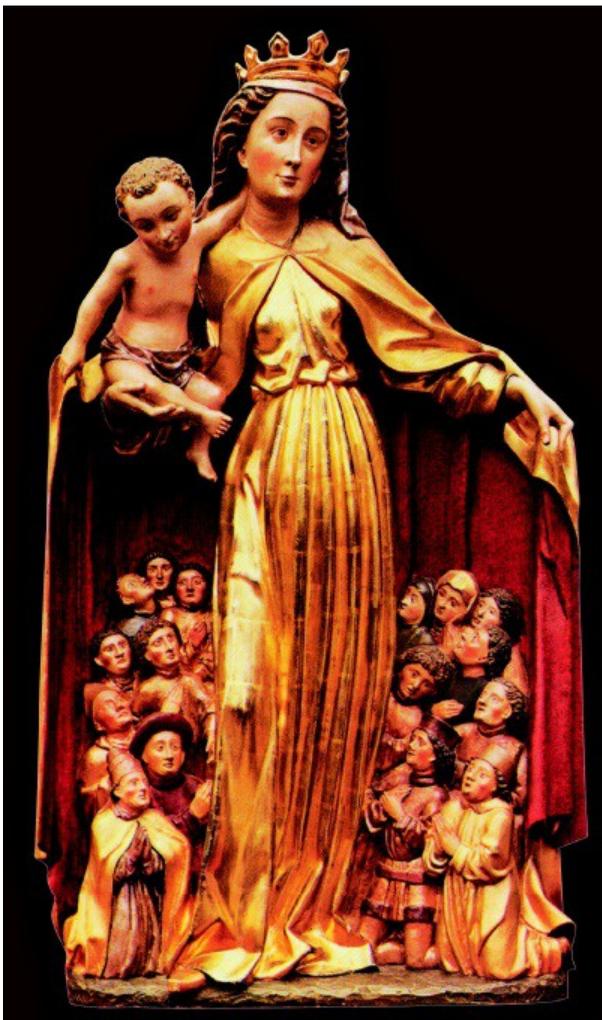
Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Notre détresse s'est aussi accrue si démesurément
que, sans ton aide, nous succombions ;*

toi seule peux nous sauver de la perdition.

Viens et vois comment nous nous rassemblons autour de toi en te suppliant.





8. La Mère des peuples

*Sois pour nous, avec ton fils le libérateur
de la fureur de l'enfer et des tourments de ce temps
et, reconnaissants, nous voulons de mille manières
te louer éternellement comme la grande Mère des peuples.*

Le texte nous parle

Le Père Kentenich appelle la Mère de Dieu « La grande Mère des peuples ». Il exprime ainsi une grande vérité et une grande réalité : notre monde s'unifie de plus en plus. Et les peuples du monde peuvent devenir un s'ils acceptent leur mère commune.

Un peuple regarde son voisin et il réalise : Eux aussi ont la Mère de Dieu pour mère. D'une certaine manière, cela les rend sympathiques. Cela vaut aussi lorsque, dans l'histoire, il s'est produit entre deux peuples une profonde hostilité et des guerres douloureuses. Nous parlons à la Mère de Dieu et nous disons : « Eux aussi t'ont pour Mère. »

Ces mots laissent encore résonner autre chose : « Tu as de bien étranges enfants dans ta grande famille des peuples ! Mais ils sont tes enfants, tout comme nous sommes tes enfants. Alors ça ira bien. »

Ici, un exercice spirituel pratique nous est aussitôt suggéré : la télévision, la radio et les journaux nous familiarisent avec la politique, le développement économique et tous les événements importants des autres peuples. Nous sommes incités à regarder un tel peuple, et à dire à la Mère de Dieu : « Tu es aussi leur Mère ! »

Lorsque nous disons « peuples », nous ne pensons pas seulement aux peuples dans leur ensemble, mais nous signifions aussi : ce sont beaucoup de personnes. Ce sont beaucoup de groupes. Ce sont des entreprises. Ce sont des communautés religieuses et des responsables politiques et économiques ; et beaucoup d'autres choses encore.

Que nous en ayons conscience ou pas, nous avons continuellement un contact spirituel et aussi humain avec beaucoup d'entre eux. Et cela vaut ici aussi : nous regardons la Mère de Dieu, et nous regardons notre vis-à-vis : hommes politiques, syndicats, et les employés de la voirie. Et nous disons à la Mère de Dieu : « Tu es leur Mère. »

C'est ainsi que toute la lamentation sur le monde et l'Eglise, sur les hommes méchants et « impossibles », a trouvé fin. Parce que nous voyons que la Mère de Dieu est leur Mère, nous les regardons positivement et nous y gagnons une autre attitude face à la vie.

Le Père Kentenich dit : « Nous voulons de mille manières te louer éternellement comme la grande Mère des peuples. » Et : « C'est ce dont le

cœur est plein qui déborde de la bouche. » La louange de la Mère de Dieu, qui se produit « de mille manières ». Une hymne ne nous suffit pas.

Nous voyons ce qu'elle fait. Encore et encore, nous lui disons : « Tu es leur Mère. » Et nous chantons sa louange « de mille manières ».

À l'école du Père Kentenich

Souvent, ses visiteurs remarquaient à quel point le Père Kentenich était calme, même dans des conditions de vie difficiles. Comme un jeune Père de Schoenstatt lui en parlait, il lui dit : « Oui, voyez-vous, pendant que je parle avec vous, par le cœur, je suis toujours près du Bon Dieu. »

À un autre, qui admirait le Père Kentenich de pouvoir autant travailler, il disait : « Vous savez, je n'ai pas de bruits parasites. »

Et lorsque, durant la guerre, la peur des bombes tenaillait le cœur des hommes, il disait : « Le cœur de la Mère de Dieu est le meilleur abri. »

Et maintenant très concrètement :

Nous regardons quelqu'un sans cesse, et nous disons à la Mère de Dieu : « Tu es sa Mère, tu es sa Mère. » Nous contemplons les entreprises, les habitants, les foules dans les stades ou dans la zone piétonne, et nous disons à la Mère de Dieu : « Tu es leur Mère. »

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Sois pour nous, avec ton fils le libérateur
de la fureur de l'enfer et des tourments de ce temps
et, reconnaissants, nous voulons de mille manières
te louer éternellement comme la grande Mère des peuples.*



9. Marie – notre avenir

*Nous voulons répandre courageusement ton nom
et diriger les hommes vers ton sanctuaire,
afin que, ici-bas sur la terre et là-haut dans le ciel,
remplis de jubilation aimante, ils glorifient avec toi la Trinité. Amen.*

Le texte nous parle

Ton nom, nous voulons le répandre avec courage : ce que la Mère de Dieu est pour nous, ce qu'elle nous offre, c'est que nous disons aux autres. Et nous disons à la Mère de Dieu : « Sois aussi leur Mère, leur Reine. Conduis-les au Christ et au Père. Nous te présentons les hommes, dans ton sanctuaire, et nous te présentons à eux. »

Le sanctuaire de Schoenstatt est un lieu de grâce très particulier. Celui qui y vient avec un cœur ouvert peut expérimenter que là, Dieu me regarde, là, la Mère de Dieu me regarde. Elle me trouve bon et elle a besoin de moi. Je peux l'aider à conduire le monde au Christ.

Le sanctuaire de Schoenstatt vit de l'amour de ses visiteurs. C'est le secret du Corps mystique de Notre Seigneur :

« En Jésus Christ, nous sommes étroitement liés, profondément unis dans ses Saintes Plaies. »
(Vers le ciel, p. 180)

Telle est la pensée du Père Kentenich : nous pouvons être devant Dieu pour les autres, lorsque nous nous offrons nous-mêmes pour nos frères et sœurs. La parole de l'Épître aux Colossiens vaut aussi pour nous : « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1,24)

Le Père Kentenich applique cette grande vérité au sanctuaire de la Mère de Grâce de Schoenstatt, au sanctuaire de Schoenstatt lui-même, et aux 200 autres sanctuaires du monde. Il dit : « Nous offrons nos désirs, nos sacrifices et nos prières à la Mère de Dieu. Et elle s'associe à ce petit lieu de grâce, et elle bénit tous ceux qui y viennent. »

La foule des cœurs aimants qui prient et offrent pour les autres, le Père Kentenich l'appelle « Capital de grâces ». Ce capital, dont vit le sanctuaire de la Mère de Grâce, ce sont les sacrifices et les prières en tant que signes de l'amour que nous offrons pour tous ceux qui y viennent.

Tout ce que nous faisons n'a qu'un but :

« Là-haut dans le ciel » – c'est notre patrie – un regard face à face. Dieu nous a faits ainsi : il y a en nous une certaine ressemblance avec lui. Il nous regarde, et ce regard nous fait du bien. Car il nous a faits. C'est un sourire sur la scène. Nous disons : « Ceci et cela n'est pas bon en moi. Il y a beaucoup de choses que je n'arrive pas à faire, beaucoup de choses que je fais mal. » Et alors nous nous plaignons, nous parlons de limites, de faiblesses et de défaillances. Nous disons : « cela ne devrait pas être. » Et le Père nous regarde, il sourit et dit : « Je le sais. Mais c'est tel que tu es que je t'aime. Je suis prêt à accepter tes bêtises. »

C'est une expérience merveilleuse, que quelqu'un nous regarde et nous trouve bons.

Il en est ainsi au ciel. Là, nous nous regardons les uns les autres, et nous nous trouvons bons.

À l'école du Père Kentenich

Un jeune Père avait été chargé de donner une conférence sur le culte marial lors d'une réunion d'étudiants à Bonn. Il s'y rendit rempli de zèle. Les étudiants étaient assis au comptoir, fumaient, et supportaient visiblement ses explications sans aucun intérêt. Pour finir, et pour ainsi dire par convenance, encore deux questions accessoires, et il était congédié. Plein de déception et de rancœur intérieure, il dit au Père Kentenich : « Plus jamais ! » Pourtant, celui-ci resta calme et répondit avec flegme : « Vous vous êtes pourtant engagé pour la Mère de Dieu, elle ne vous oubliera plus jamais ! »

Le Père Kentenich avait manifestement un faible pour les hommes qui se sont fortement investis dans l'apostolat. Nous sommes invités nous aussi à gagner cette joie.

Et maintenant très concrètement :

Nous disons assez souvent une bonne parole sur la Mère de Dieu : « La Mère de Dieu est une femme merveilleuse. »

Ou bien nous disons : « La Mère de Dieu est une femme forte. C'est qu'elle veille. »

*Ou bien nous disons : « La Mère de Dieu rend possible même l'impossible. »
... ou bien nous disons simplement ce qui vient de notre cœur, lorsque nous voulons parler de la Mère de Dieu.*

Réfléchissons seulement, et ce qui suit est dit avec le sourire : la Mère de Dieu est une femme.

Et les femmes aiment que ceux qui les aiment le leur manifestent clairement.

À nouveau la strophe de la prière dans la détresse.

Elle peut ainsi nous accompagner tout au long du jour comme une courte invocation.

*Nous voulons répandre courageusement ton nom
et diriger les hommes vers ton sanctuaire,
afin que, ici-bas sur la terre et là-haut dans le ciel,
remplis de jubilation aimante, ils glorifient avec toi la Trinité. Amen.*

Prière pour la béatification du Père Kentenich

Dieu, Trinité éternelle ! Exauce nos demandes par l'intercession du Père Kentenich. Accomplis signes et prodiges en témoignage de sa sainteté. Accorde-lui bientôt la gloire des autels, afin que, par lui, beaucoup trouvent le chemin vers toi. Nous te le demandons par l'intercession de la Mère Trois fois Admirable, Reine et triomphatrice de Schoenstatt.

Amen.

Imprimatur:

Licence N. 4/2006

Trèves, 22. septembre 2006

Secrétariat Père Joseph Kentenich

Berg Schoenstatt 7

56179 Vallendar

Allemagne

Tél: +49-261-6404-410

www.pater-kentenich.org/fr

sekretariat@pater-kentenich.org